

Société historique de Québec

Concours d'écriture historique

Textes gagnants de l'édition 2008

Premier prix

Nora Tremblay-Lamontagne
École secondaire de Neufchâtel

Présence

Silencieux. À la faveur de la nuit, Kadironk s'introduit discrètement dans les sentiers de ce qu'on appelait depuis peu Québec. L'espace, qui n'était qu'une vaste étendue d'herbes et de buissons il y a quelques années, ressemblait maintenant plus à un village que nombre d'établissements de sa tribu. Les avenues et les rues étaient ordonnées, s'alignaient sagement l'une à côté de l'autre. Le jeune Algonquin se sentait déplacé dans cet univers où tout paraissait fait pour être classé, étiqueté, rangé. Un monde complètement différent du reste du territoire des alentours et, pourtant, si proche. C'est pourquoi il avait attendu l'apparition de la Petite Ourse avant de se faufiler le plus discrètement possible dans cet établissement blanc.

Intrigant. Il y avait quelque chose d'étrange avec cet endroit. Il en émanait une sorte de désordre, mais, en même temps, c'était un désordre provoqué. Kadironk se mit à avancer dans le panorama de petites maisons qui s'étendait loin devant lui. Des bâtiments dont il ignorait l'utilité constituaient cette ville en devenir. Il n'avait jamais rien vu de semblable. Les quelques établissements français qu'il avait déjà eu l'occasion de visiter n'étaient pas si différents de ce qu'il connaissait, mais Québec avait quelque chose de différent. C'était à la fois attirant et déroutant.

Bruyant. Comme cette cloche qui sonnait. Comme leurs paroles. Comme leurs gestes. Tout en opposition avec la culture anishnabe. Malgré cette opposition, Kadironk ne s'intéressait pas qu'aux Français la nuit, loin de là.

Fascinant. Leur mode de vie était tellement à l'opposé de ce qu'il connaissait. Et, par-dessus tout, il voulait découvrir la signification de ce lieu où la colonie se réunissait à tous les sept jours, où un orateur chevronné prononçait un discours incompréhensible. La bâtisse était impressionnante, en pierre, immense. Sa construction avait débuté avant même la propre naissance de Kadironk et ne s'était achevée que récemment. Il avait déjà aperçu l'intérieur, de loin. Des bancs étaient disposés un peu partout, mais encore cette fois, toujours alignés parfaitement. C'était étrange. Et fascinant.

Incohérent. La ville, les colons, les rituels... Il pouvait comprendre, à la limite. Chaque tribu avait ses particularités. Mais quel était l'intérêt de se réunir toujours au même endroit, aussi régulièrement? Il repartit au village, laissant l'église et ses mystères intacts derrière lui.

Obscur. Lorsque l'occasion se présenta, il interrogea un coureur des bois qui venait faire sa tournée de routine au village. Kadironk eut peine à le comprendre, tant il tentait d'expliquer des concepts inconcevables à ses yeux. Il eut néanmoins une meilleure idée du rôle de l'église, comme il disait. Il n'existait aucun mot équivalent en langue algonquienne. En fait, elle servait de lieu de prière. Lui, Anishnabe, priait où il voulait, quand il voulait, qui il voulait. Les Français, eux, s'étaient une fois de plus amusés à tout ranger. Caser. Enfermer.

Questionnable. Pourquoi emprisonner un dieu dans une prison, aussi confortable, majestueuse et impressionnante soit-elle? Pour qu'il soit à sa place, comme les autres? Par peur de le perdre, un jour? Pour ne pas qu'il s'échappe? S'ils l'enfermaient, était-ce pour que leur dieu soit pas tenté d'aller voir ailleurs, de découvrir autre chose? Avaient-ils quelque secret qu'ils désiraient garder entre ces quatre murs?

Enfin. Un soir, Kadironk se rendit de nouveau à l'église. Il ouvrit la porte et la laissa grande ouverte.

Affirmation. Un Algonquin avait le droit d'être libre. Certitude. Un Dieu aussi.

Deuxième prix

Érika Vandal
École secondaire de la Seigneurie

28 mai 1845

Comme tous les noëls, mon grand-père nous rassemble près du foyer pour nous raconter une histoire. Il ne nous raconte pas une histoire de guerre, de la façon avec laquelle il a sauvé son pays, il nous parle d'un gros incendie dans lequel sa grand-mère a péri. C'est un récit que son grand-père Édouard lui a raconté.

Il commence toujours de la même façon :

« Venez, venez, je vais vous raconter l'histoire de votre arrière-arrière-grand-père. Dans ce temps-là, les gens vivaient entassés, les logements étaient petits et peu sécuritaires. Ils étaient mal chauffés et mal aérés. Les gens n'avaient pas l'eau courante et beaucoup étaient pauvres. Lorsqu'un incendie éclatait, tout le monde y passait, c'était assuré. C'est ce qui est arrivé le 28 mai 1845, un jour qu'il ne faudra jamais oublier.

C'est dans le petit village du « Faubourg des tuyaux, nommé ainsi à cause des nombreuses cheminées faites de tuyaux de poêle qui surmontaient les constructions, que débuta le drame. Tout commença vers onze heures dans les tanneries à vapeur de M. Osborne Richardson. À une vitesse hallucinante, le feu se propagea sur des dizaines de maisons aux alentours. Mon grand-père était là et il a tout vu. Il a voulu les aider à sortir de leur maison, mais sans succès. À cette époque, personne n'avait le téléphone pour appeler des secours. De même, seuls les plus riches pouvaient se payer une calèche. Édouard ne pouvait donc pas se déplacer rapidement. Il était pris de panique et, ne pouvant rien faire, il se sentait impuissant.

Les villageois couraient partout dans le quartier Saint-Roch en hurlant « Au feu! Au feu! ». Le vendeur d'eau, qui était encombrant avec ses barils montés sur roues et tirés par des chevaux, restait paralysé devant l'ampleur du drame. Les pompiers arrivèrent quelques minutes plus tard avec une machine étrange qu'ils appelaient « la nouvelle pompe à incendie ». Mon grand-père ne croyait pas en cet engin, mais c'était la dernière chance de sauver sa maison. Soudain, le toit de sa petite demeure s'effondra sur sa famille. En une seule journée, il perdit sa femme, deux de ses trois enfants, sa maison ainsi que ses souvenirs. Édouard était accablé et désespéré. Il n'a jamais pu donner la bague qu'il avait achetée à sa femme et, de plus, il croyait l'avoir perdue dans les flammes.

Une de ses filles manquait encore à l'appel, il ne la trouvait plus. Un homme est venu le voir et lui a dit qu'il y avait une petite fille cachée dans un baril. Mon grand-père a tout de suite su que c'était sa Blanche, son petit sourire de la vie. Il courut la chercher et cela lui donna un peu d'espoir. Finalement, il n'avait pas tout perdu ...

Les deux jours suivants ont été les plus atroces de sa vie. Les gens avaient finalement réussi à tout éteindre. Les villageois se sont serrés les coudes, avec l'aide des pompiers et de la forte pluie, afin que le village ne brûle plus. Le bilan final était catastrophique : sept morts, douze cents maisons et immeubles détruits, et six enfants toujours introuvables. Il ne restait que le couvent et deux maisons intactes, soit celles de sieur Normand et de sieur Allard, de même qu'une partie de l'église. Malheureusement, le quartier Saint-Jean n'avait pas eu autant de chance que le village, car ce dernier fut complètement ravagé par les flammes. Les habitants étaient couverts de suie et beaucoup de brûlures paraissaient sur leur corps. Fin de l'histoire les enfants. »

Tous applaudirent. Mon grand-père se leva et se dirigea vers une armoire. Il prit une boîte et l'ouvrit. Il en sortit une petite pochette dans laquelle était soigneusement cachée une bague. Mon grand-père nous dit que c'était celle de son grand-père Édouard. Elle avait été retrouvée il y a plusieurs années et rapportée à la famille. La pochette contenait l'inscription suivante : « Amélia C. Tremblay, je vous aime ! »

Troisième prix ex æquo

Raphaëlle Hamelin-Mercier
École secondaire Samuel-de-Champlain

Madame l'Intendante

Ma vivacité d'esprit avait toujours fait la fierté de mon père, mais, dans la France des années 1660, seul un avenir insipide s'annonçait pour moi, Marie-Madeleine de Chaspoux. J'avais vite abandonné mes rêves de liberté et compris que la seule fantaisie qu'il me restait était d'empêcher mon père de me marier à un homme du double de mon âge. Malheureusement, à l'âge fatidique de vingt ans, mon père mit fin à mon hésitation pour me présenter un homme de cinq ans mon aîné. L'homme, qui s'avérait être le sieur de Champigny et Verneuil, semblait être séduit par mon intelligence. Me résignant finalement, je me suis mariée avec Jean Bochart en 1675 et jamais je ne l'ai regretté.

En 1686, le roi offrit l'intendance de la Nouvelle-France à mon mari. Je me réjouis de la nouvelle car j'avais envie de connaître cette contrée dont on m'avait décrit les étendues sauvages et le climat capricieux. Lorsque nous quittâmes l'Europe en juin, j'étais bien loin de me douter que cette traversée serait une des pires épreuves de ma vie. J'étais déjà sujette au mal de mer, mais les nausées qui m'assaillaient chaque matin n'avaient rien à voir avec les marées. Pendant tout le voyage, je restais enfermée dans ma cabine imaginant tempête quand il n'y avait que bourrasque. Je me souviens clairement du moment où nous débarquâmes enfin à Québec. Pour moi, cette ville devenait ma terre d'accueil en cette période si difficile de ma vie. Néanmoins, les bons soins que me prodiguèrent les jésuites n'eurent aucun effet et ma fillette mourut trois mois après sa naissance.

Au lieu de me laisser abattre, je me jetai corps et âme dans l'administration de cette colonie avec mon mari. À Québec, on me nommait désormais « Madame l'Intendante ». Au premier abord, les frasques guerrières de Frontenac, revenu depuis peu en Nouvelle-France, me semblèrent si inutiles. Mon mari et moi n'avions connu que la paix depuis notre arrivée. J'ignorais donc la position précaire de cette ville que j'avais appris à aimer comme l'enfant qu'elle m'avait fait perdre. Dans la décennie qui suivit, la situation se dégrada terriblement. Multipliant les attaques, les Anglais étaient de plus en plus déterminés à prendre notre belle ville, tandis que leurs alliés iroquois exécutaient à l'aide de tortures indescriptiblement atroces un nombre croissant de coureurs des bois. Je fus indignée au plus haut point par la réaction de Frontenac qui, malgré mes tentatives acharnées de lui faire entendre raison, tortura et tua à son tour de nombreux Iroquois.

J'essayai donc de comprendre les actes du gouverneur en interrogeant la populace comme les soldats. Une nouvelle vérité me frappa alors: malgré toutes les souffrances qu'ils avaient endurées, ces gens croyaient en cette ville qui leur avait donné la liberté dont ils rêvaient. Je vis dans leurs yeux ce qui m'avait échappé dans les agissements de Frontenac. Aucun d'eux ne souhaitait la barbarie à laquelle ils faisaient face, mais ils étaient tous prêts à donner leur vie pour défendre leurs racines et leur langue. À travers leur histoire je voyais à quel point Québec m'avait offert ce que j'avais toujours espéré : une chance de prouver ma valeur.

Bien des événements suivirent cette révélation. Et, lorsque les Anglais donnèrent une heure à Frontenac pour décider ou non de leur remettre la ville, je compris sa décision de répondre sans hésiter à ces présomptueux par la bouche de ses canons et de ses fusils. J'aurais, oh! combien, préféré éviter ces bains de sang. Toutefois, maintenant que je me fais vieille, force m'est d'avouer qu'ils portèrent fruits, car, en 1701, les Iroquois signèrent la grande paix de Montréal. Nombre de grands hommes nous ont quittés aujourd'hui et bientôt j'irai rejoindre Frontenac, ce grand stratège et ami. J'ose espérer que ceux qui nous suivront se souviendront des efforts que nous avons mis pour garder en vie notre si belle ville et qu'ils se battront comme nous l'avons fait pour que les Anglais ne contrôlent jamais le cœur et l'âme de notre peuple.

Marie-Madeleine de Chaspoux

Troisième prix ex æquo

Marc-Antoine Demeule
École secondaire Samuel-de-Champlain

L'Émeute d'avril 1918

Le 24 juillet 1917, le gouvernement fédéral adopte la Loi de la conscription pour tout citoyen canadien. Mais le peuple canadien-français est mécontent de cette décision, car il accuse le gouvernement d'angliciser l'armée et de favoriser les soldats anglophones. La tension s'installe à Québec... Des gens sont arrêtés pour avoir été contre cette fameuse conscription, qui ne fit pas que des heureux...

Georges Demeule et ses parents (Léandre Demeule et Lumina Bérubé) sont installés à table, au 149, rue Saint-Sauveur, en train de manger le même repas que d'habitude. Le fils est inquiet du fait que la conscription est obligatoire. Non pas qu'elle lui fasse perdre son emploi, puisque la demande dans la cordonnerie où il travaille est en hausse, mais il craint que la guerre ne prenne non seulement son père, mais au rythme où les combats vont en Europe, il risque aussi d'y passer.

« Ces foutus Anglais-là... Y veulent vraiment qu'on soit comme eux! On n'a rien à voir dans c'te fichue guerre-là!

— Georges, cesse de crier comme ça. Tu n'as que quinze ans et, même si tu chialais, tu y peux rien... Si la police t'entendait. Ça me fait peur, tous ces gens arrêtés...

— Mais même le curé, dimanche passé, disait qu'y fallait manifester contre ça!

— Georges!

— Lumina, Georges est un homme, astheur! Y peut penser ce qu'y veut! Pis y viendront pas chercher un jeune qui fait juste dire ce qu'y pense! »

Lumina soupira. Léandre prenait souvent pour son fils. Elle avait tenté de faire de Georges un homme poli, calme et certainement pas un rebelle. Mais son mari n'avait pas vraiment une bonne influence. Et le climat tendu dans tout Québec n'aidait pas...

« J'en ai assez. J'y vais.

— Georges, tu ne vas quand même pas...

— Oui, maman, j'veux pas être enrôlé de force, et y faut faire quelque chose. »

Sur ce, l'adolescent quitta la maison. Lumina avait un mauvais pressentiment, comme s'il allait arriver un malheur...

Georges suivit la foule, qui se dirigeait vers la place Jacques-Cartier. Mais elle fut bloquée par des soldats arrivés plus tôt ce matin-là.

Le premier ministre Borden, qui en avait assez de l'agitation à Québec, avait donné l'ordre le 30 mars 1918 à 2000 soldats d'aller calmer les émeutes dans la ville par la force. Ceux-ci eurent l'ordre de disperser les foules par quelque moyen que ce soit.

« Hé! Ne poussez pas derrière!

— Reculez! Les soldats vont nous foncer dessus!

— Qu'est-ce qui se passe»

La confusion la plus totale envahit la foule, qui se retrouva coincée entre les rues Saint-Joseph, Bagot et Saint-Vallier. Les gens se marchaient sur les pieds, les soldats se rapprochant davantage.

Puis quelqu'un lança une roche et frappa la tempe d'un soldat qui s'effondra du coup. Puis d'autres projectiles furent lancés, frappant les représentants de l'ordre, qui ne reculèrent point.

Un bruit métallique se fit entendre. Une énorme mitrailleuse était placée sur les lieux de l'émeute.

« Okay, everybody, scramble NOW! Go back to your homes! Or we will be in the obligation to open fire ! »

Georges ne comprenait rien de tout ça. L'anglais, il ne connaissait pas. Il y eut deux ou trois fois ce type qui cria ce charabia. Lui et le reste de la foule ne comprenaient toujours pas et continuaient à lapider les soldats.

Le destin est parfois tragique, et il le fut ce premier avril 1918. Le major Mitchell donna l'ordre au mitrailleur d'ouvrir le feu dans la foule. La foule fut prise d'hystérie et tous ne pensèrent qu'à se mettre à l'abri.

Georges courut quelques mètres avant de sentir comme un point de chaleur dans le dos, juste en dessous de l'omoplate. Il s'effondra sur le coup. Il croassa qu'on l'aide, mais ce qui sortit de sa bouche ne fut qu'un soupir et du sang.

Se sentant faiblir, il espéra de toute son âme que Dieu lui pardonnerait ses péchés et qu'il aurait droit d'avoir le repos éternel pour des siècles et des siècles.

Plus de 60 autres furent arrêtés le mois suivant ce massacre. On en relâcha 52 dans les jours suivants.

Quatre-vingts ans plus tard, on érigea un monument sur les lieux du drame. On peut y lire le nom des quatre victimes, dont celui de Georges Demeule, 15 ans, cordonnier et machiniste. Malheureusement, les familles des victimes ne furent jamais indemnisées ...